
DOCUMENTER UNE FRICHE INDUSTRIELLE SELON LES MÉTHODES DE L'ARCHÉOLOGIE CONTEMPORAINE. EXEMPLE DE LA FRICHE SGE DES VAUX DE VIRE

Cyril LACHEZE

Les friches industrielles, en tant que vestiges matériels d'une activité humaine, entrent de fait dans le champ scientifique de l'archéologie. Cette discipline est en effet définie par sa focalisation sur la matérialité, quelle que soit la période considérée, et peut donc porter sur des périodes récentes. L'étude archéologique du XX^e siècle est toutefois à ce jour très limitée en France, et principalement focalisée sur les deux Guerres mondiales. Nous explorons ici les possibilités d'application de ce champ disciplinaire à une usine laissée en friche depuis le milieu de la décennie 1980, en prenant en compte d'importantes contraintes de temps, de personnel et d'équipement. Le rapport correspondant est [disponible en ligne](#).

L'usine de la Société Générale d'Équipement, située à Vire (Calvados), a occupé dans cette ville une « niche » laissée vacante dans l'économie industrielle locale par de nombreuses fermetures de fabriques au tournant des XIX^e et XX^e siècles. Celles-ci avaient en effet créé un important bassin de main-d'œuvre sans emploi stable : lorsque l'usine s'implanta en 1936, elle n'eut ainsi aucun mal à devenir le principal employeur de la localité, se développant rapidement au point que les bâtiments couvrirent l'intégralité de l'hectare de terrain en quelques années. La production concerna toujours une sous-traitance de pièces mécaniques de précision, d'abord pour l'automobile, puis très rapidement pour l'aviation, avec quelques incursions dans l'aérospatiale. La crise pétrolière et le manque d'adaptabilité du site provoquèrent sa fermeture en 1985, après plusieurs rachats. La plupart des bâtiments furent par la suite rasés, ne restant plus au début des années 2010 qu'une halle d'environ 80 x 15 m sur deux étages, en grande partie vidée de ses équipements, un imposant monte-charge isolé, et quelques vestiges épars sur une étendue bétonnée.

L'étude archéologique entreprise résulte du croisement de plusieurs dynamiques. Du point de vue de la municipalité, propriétaire des lieux, et plus particulièrement des services techniques, un projet de transformation de la friche en parc impliquait une certaine réflexion sur sa valeur historique, d'autant que les anciens employés ou leurs familles demeurent relativement nombreux parmi les habitants de la ville. Les services des monuments historiques et de la culture n'avaient cependant pas accordé d'importance architecturale ou historique particulière aux bâtiments. Suite à une prise de contact fortuite, une équipe d'étude de trois personnes s'est constituée, afin de réaliser une évaluation de la valeur patrimoniale du site. Tous les membres étudiaient à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, avec une approche bi-disciplinaire historique et archéologique. Afin de tester les problématiques énoncées ci-dessus, il a été décidé d'effectuer de compléter l'étude historique et patrimoniale par une approche



d'archéologie du bâti au sens propre, prenant place sur deux semaines. Cette campagne de terrain fut précédée par deux jours de « sondage », s'apparentant à de l'urbex, visant à repérer en détail les lieux, évaluer les actions à accomplir et réaliser quelques essais méthodologiques à petite échelle.

Les axes d'étude dégagés consistaient, outre en une couverture photographique intégrale, en une enquête orale auprès des anciens employés, une étude historique auprès des rares sources disponibles – les archives de l'entreprise n'ayant pu être localisées – et surtout en plusieurs approches archéologiques : relevé du bâti, des traces au sol en extérieur, des aménagements de la rivière traversant le site, des rares éléments intérieurs subsistants (tuyauterie et quelques machines et cuves principalement, avec très peu de mobilier à proprement parler), et enfin des graffiti recouvrant les bâtiments. Ces derniers, faisant partie intégrante de l'histoire du site, devaient permettre d'établir une chronologie spatialisée des occupations du lieu en tant que friche. Le matériel disponible se limitait à deux décamètres, quelques mètres et des feuilles à dessin.

Compte tenu du peu du peu de matériel, de personnel et de temps disponibles, la méthodologie de relevé retenue était proche de celle proposée par Thomas Renk en 1969 (« A Guide to Recording Structural Details of Historic Buildings », *Historical Archaeology*, 3) : tirant parti du caractère géométrique et plus généralement orthogonal de l'architecture des usines, il s'agissait de relever les dimensions générales des éléments architecturaux, ainsi que des briques ou parpaings les constituant. Ceci s'effectue sur des croquis approximatifs, représentant l'ensemble des éléments étudiés sans échelle précise ; les dimensions sont reportées sous forme de cotes, permettant un rendu de l'ensemble à l'échelle par DAO, en complétant les éventuelles imprécisions du relevé par référence à la couverture photographique. L'identification des dimensions des éléments constitutifs des murs, principalement des briques, permet de plus de reconstituer les dimensions approximatives des pans de bâtiment hors d'atteinte, notamment en hauteur.

Cette méthode de relevé a permis de documenter l'ensemble de la friche dans le temps imparti et avec les moyens limités disponibles : la précision, si elle n'atteint pas celle d'un relevé archéologique « traditionnel », a tout de même autorisé la réalisation d'une restitution 3D du terrain et des bâtiments existants, avec des décalages dans les mesures ne dépassant globalement pas 2 à 3 % au maximum dans les dimensions générales. Compte tenu des conditions de relevé, nous pouvons donc avancer que cette méthodologie, si « approximative » soit-elle, remplit tout de même son objectif, à savoir documenter très rapidement et avec peu de moyens une architecture industrielle de conception généralement orthogonale (ou du moins géométrique). Cette étude architecturale détaillée a permis de mettre en évidence un certain nombre d'évolutions du site, autour de la rivière, mais également dans les bâtiments, avec des modifications de l'emploi des espaces par rapport aux données fournies par le seul plan d'époque disponible ou certaines photographies, et non mentionnées par les anciens employés, n'ayant pas forcément travaillé dans tous les secteurs de l'usine.

Si les études archivistiques n'ont pu être développées faute de fond nettement identifié, il se trouve que la « halle » préservée comprenait à l'étage en son centre un espace correspondant

probablement à des bureaux et jouxtant l'atelier des bancs d'essais (actuellement tous deux vidés de mobilier) ; lors du déménagement du site, les documents conservés dans ces deux espaces ont été évacués, mais certains sont manifestement tombés à terre, où ils étaient restés depuis. Nous avons ainsi pu identifier quasiment deux centaines de documents, la plupart dispersés sans ordre par le vent, et rongés par l'humidité et les produits chimiques résiduels. Ceux-ci renseignent aussi bien sur les procédures techniques, à travers les lettres et rapports internes ainsi que les formulaires de tests de pièces défectueuses, que sur l'organisation et la formation des employés, ou encore sur les pièces fabriquées, avec quelques dessins techniques. La destination des pièces archivistiques découvertes sur les friches étant un sujet de débat, nous avons évalué l'intérêt de laisser celles-ci sur place comme constituant du lieu, ou de les emporter pour les sauvegarder. Tenant compte des faits que, même en cas de réhabilitation, il était peu probable que des mesures de conservation de ces archives soient prises ; que celles-ci étaient relativement peu nombreuses ; qu'elles seraient listées et étudiées dans une publication accessible librement ; et qu'il était possible de les déposer au musée de Vire ; nous avons fait le choix de les prélever intégralement et de les confier après étude à ce musée. Parmi les éléments d'étude complémentaires, le dialogue avec les anciens employés a principalement permis de documenter la sociabilité à l'intérieur de l'entreprise. Quant à l'étude des graffitis, celle-ci a dû être réduite pour des questions d'organisation (l'équipe devait originellement comprendre quatre personnes). La présence d'un certain nombre de mouvements culturels distincts et diversement spatialisés dans le lieu a toutefois pu être mise en évidence, par exemple rastafari ou punk, avec quelques références ponctuelles plus généralistes, par exemple une représentation très schématique des attentats du World Trade Center en 2001.

À l'heure actuelle, le projet de construction de parc ne semble pas avoir pris forme, mais les bâtiments de la friche n'en ont pas moins été intégralement rasés en 2015, sans programme de conservation particulier. S'il n'est pas impossible que, dans le cadre d'un hypothétique futur espace vert, un dispositif tel que des panneaux interprétatifs puisse être mis en place, la seule documentation ou presque subsistant actuellement sur l'état final des bâtiments est donc le relevé et l'étude que nous en avons effectué, couplés avec les documents récupérés dans l'usine, qui auraient sinon effectivement été détruits lors de la démolition. S'il est difficile de dégager une portée scientifique importante à cette étude – ces bâtiments n'étaient pas en eux-mêmes exceptionnels, et l'archéologie se construit plus généralement dans un processus comparatif impossible à mettre en œuvre en l'absence d'autre étude similaire –, celle-ci a tout de même permis de confirmer la possibilité d'employer des méthodes de relevés « rapides » et nécessitant peu de moyens dans le cadre d'une étude à proprement parler archéologique d'une friche industrielle, offrant une solution méthodologique potentielle pour tout chercheur souhaitant développer ce champ de recherche encore largement inexploré.